

## ***L'Emir Abdelkader et les siens. L'ultime étape au Levant.***

**Conférence de Kamel Bouchama**

Ecrivain, ancien Ministre, Ambassadeur

**Kamel Bouchama, écrivain, ancien ministre et ambassadeur, n'a pu tenir, en raison de la situation sanitaire prévalant, la conférence intitulée « *L'Emir Abdelkader et les siens. L'ultime étape au Levant* », programmée initialement en avril dernier au Centre Culturel Algérien. Il met le texte de la conférence à la disposition du public sur le site du Centre Culturel Algérien.**

**Au cours de son séjour en Syrie, en qualité d'ambassadeur d'Algérie, Kamel Bouchama a recueilli des informations et des documents sur la vie de l'Emir Abdelkader en Syrie ainsi que des témoignages directs de la descendance de l'Emir et de celle de la communauté algérienne installée en Syrie depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Ces éléments, entre autres, lui permirent d'écrire son livre « *Les Algériens à Bilâd ec-Sham, de Sidi Boumediène à l'Emir Abdelkader (1187-1911)* ».**

Mon propos, dans cette communication, concerne une des figures de notre récent passé qui n'a pas encore prodigué tous ses enseignements. L'Émir Abdelkader - que nous allons aborder aujourd'hui -, est-il connu par tous les Algériens, de la manière dont doit être connu un héros national de sa trempe ? Non, franchement, car si son nom fait renaître de l'enthousiasme et de la fierté chez les uns, il est considéré avec du mépris chez les autres, et, on ne le dira pas assez, avec beaucoup d'indifférence chez un bon nombre de citoyens qui ne connaissent pas le personnage.

Alors, cette communication vient à point nommé pour dire l'essentiel sur un Homme qui doit être célébré par l'Histoire, par son pays et sa jeunesse, surtout, qui doit s'imprégner de son riche parcours en Algérie et en Bilâd ec-Shâm, là où il a vécu une bonne partie de sa vie. Pour cela, justement, j'aborderai avec vous la 2<sup>e</sup> période de sa vie, allant de 1852 à 1883, une période plus riche que peu de gens connaissent parce que, paradoxalement, elle n'a pas été suffisamment exploitée par les historiens. Quant aux nôtres, c'est-à-dire les responsables – et j'en faisais partie –, ils n'ont n'a pas fait beaucoup d'effort pour qu'elle soit connue.

Le 23 décembre 1847, et après quinze années d'âpres luttes qui ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes, l'Émir Abdelkader a fini par prendre la décision d'arrêter la guerre, non pas parce

qu'il l'avait perdue, à cause de l'ennemi qui était plus fort en nombre et en armement, mais parce qu'il pensait au sort du peuple algérien. En effet, le peuple était non seulement réduit à la famine, forcé à la fuite ou à la soumission aux forces d'occupation, mais aussi livré à l'extermination parce qu'il subissait une oppression singulièrement aveugle et sauvage. La décision de l'Émir d'arrêter la guerre avait également d'autres causes que les spécialistes ajouteront demain au travail académique, plus élaboré et documenté, qu'ils auraient accompli, pour l'écriture de l'Histoire.

Après ces quinze années de lutte, l'Émir est à Amboise. Il a été trahi par les Français qui n'ont pas su respecter leurs promesses à son égard. Je vais faire l'économie de toute cette période aussi longue que pénible et me diriger directement vers Bilâd ec-Shâm – aujourd'hui la Syrie – où il va retrouver, en 1855, une importante communauté algérienne, installée depuis le XII<sup>e</sup> siècle, du temps des croisades.

Ainsi, la venue de l'Émir dans la région a donné plus de force aux Algériens qui sentaient vraiment qu'ils pouvaient compter sur un « *Pater familias* », un homme charismatique, emblématique, bref sur un protecteur qui était là pour leur dissiper les incertitudes et les craintes des lendemains. On peut ajouter également, et cela l'Histoire ne va pas nous démentir, que tous ces Algériens gardaient l'espoir vivace de retourner un jour chez eux, armés de courage et d'unité, cette unité qui manquait hélas en 1830, pour déloger le nouvel occupant de leur pays. Et l'Émir restait ce chef qui allait encore brandir l'emblème de la lutte, parce que plus aguerrri après de pénibles épreuves, pour le recouvrement de la souveraineté nationale. Enfin, l'espoir y était...

Ainsi, cette « *rai'ya* », ou ces ressortissants algériens, vivait à l'ombre d'Abdelkader, si bien qu'en 1860, elle était toujours à ses côtés, pour défendre ce que la morale et... l'Islam lui exigeait de défendre.

### ***La défense des chrétiens de Damas en 1860***

Cet événement a ennobli l'Émir et honoré la communauté algérienne par cette autre prouesse d'un des siens qui, sur le chemin de ses ancêtres les Maghrébins qui ont participé à Hattin aux côtés de Saladin, allait marquer encore une fois l'Histoire du monde en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, il s'est passé, au cours de ce conflit, tout ce que l'Histoire nous a traduit fidèlement dans une parfaite authenticité, c'est-à-dire ces événements douloureux, ces pertes considérables, et d'un autre côté heureusement, ces positions honorables que l'Émir Abdelkader et ses compagnons les Maghrébins ont pu démontrer, par leur courage et leur détermination, pour défendre des innocents et révéler l'humanité entière. Le monde n'a pas oublié ce geste et ne l'oubliera jamais...

De presque tous les pays du monde, en tout cas des principales puissances, affluait cette reconnaissance de souverains et d'autres hommes d'État, dont « *la cravate de commandeur de la Légion d'honneur* » de l'Empereur Louis-Napoléon III. En réalité, tous ceux-là reconnaissaient en l'Émir ces idées d'un chef courageux, tolérant et humaniste.

### ***L'Émir bloque l'expédition française et refuse le trône***

Enfin, cette « *histoire de chrétiens* » – et là, vous remarquerez que je ne dis pas « *la défense des chrétiens* » – qu'a-t-elle généré sur un autre plan, c'est-à-dire qu'elles ont été ses conséquences sur le plan politique, ou politico-militaire ?

Eh bien, de graves conséquences s'il n'y avait la fermeté, l'audace et l'intransigeance de l'Émir ! Ce fut un enchaînement de faits et de circonstances qui nous ont transportés vers des « *horizons* » qui n'ont jamais pu être engendrés s'il n'y avait ces occasions. En clair, il n'a pas suffi aux Français d'avoir agencé un plan machiavélique contre ce pays, la Syrie, qu'ils sont partis essayer – car justifiée, selon eux – une intervention musclée, à l'image des rois catholiques qui, au Moyen-âge, ont pris comme prétexte la persécution des chrétiens à Jérusalem pour entreprendre leurs croisades. « *Le diable peut citer l'Écriture pour ses besoins* », n'est-ce pas, comme disait Shakespeare ?

Voyons ce qui s'était passé peu de temps après...

L'Émir Abdelkader – et cela l'Histoire écrite par certains ne l'a jamais dit – a rencontré le général français Charles Marie Napoléon de Beaufort d'Hautpoul à Chtaura en 1860, dans la localité de « *Qob Elias* » alors que 79 navires de guerre mouillaient dans la rade de Tripoli, dans l'actuel Liban. Ce général, un ancien aide de camp du duc d'Aumale, a servi en Algérie jusqu'en 1848. Il était présent à la prise de la Smala. C'est dire que l'Émir le connaissait bien.

### ***L'Émir Abdelkader, roi du Shâm ?***

*Pourquoi pas, se disaient les Français... En effet, Abdelkader est installé à Damas, une ville millénaire qu'il aime bien pour l'avoir choisie au lieu d'Alexandrie, Saint-Jean d'Acre (Akka) ou Istanbul. Il est là, auprès de la tombe de son maître Mohieddine Ibn 'Arabi. Et donc pourquoi ne serait-il pas le souverain de ce pays ?*

Mais les Français ont compté sans l'orgueil de ce combattant qui n'oubliera jamais que la France « *n'a pas été en règle avec lui* », c'est-à-dire qu'elle n'a pas respecté ses engagements après lui avoir promis maintes choses dont le respect dû à son rang après l'arrêt de la guerre en 1847.

Alors, l'Émir ne pouvait que décliner cette « fameuse » proposition de Napoléon III, le faisant roi de Bilâd ec-Shâm, ou d'une partie du Proche-Orient, qui serait détaché de l'Empire ottoman. Une réponse claire, mais amère, d'un « *roi sans couronne* », comme le considéraient les Syriens :

« *Mon royaume n'est pas de ce monde ! L'oblitération [al-mahq], la dissimulation de la vice-royauté que Dieu [Malik al-Muluk, Roi des rois] destine à l'être humain véritable ne peut pas s'accommoder d'une royauté mondaine.* »

Mais quel a été le mobile qui a fait que l'Émir n'accepta pas cette offre ? D'abord, en tant qu'Algérien, il ne pouvait souffrir que son pays soit sous l'occupation française et que ces mêmes tenants de la colonisation de son pays viennent lui proposer la « chefferie » d'un autre pays, certes arabe et musulman, mais qui l'éloignait de l'idéal qu'il caressait depuis son engagement dans le « *djihad* » en 1832, dans la plaine de Ghriss. Les français savaient où mettre les pieds et ils lui ont fait cette proposition parce qu'« *il y avait chez eux la volonté de réappropriation du «second» Abdelkader, celui de l'exil, pas celui de la résistance* ». Ensuite que penseraient les milliers d'émigrés algériens ? Que penseraient surtout ces millions de compatriotes, restés dans leur pays, sous l'autorité de chefs étrangers, alors que leur chef est « *chef* » ailleurs ? Que leur Émir a baissé les bras et accepté que ceux qui colonisent son pays le placent à la tête d'un autre État ! Ils crieraient enfin au scandale à ce moment-là, même plus, à la trahison.

### ***L'Émir et le canal de Suez***

Après cet épisode, nous confirmerons que l'Émir Abdelkader savait répondre à toute éventualité avec la prudence qui l'accompagnait dans ses décisions. Refuser des charges souveraines mais aller vers ce qui lui semblait plus rentable pour le développement était une valeur persistante de son tempérament. C'est pour cela, que dans la même période pratiquement, un projet aussi marquant qu'essentiel devait retenir toute son attention. Il s'agit du Canal de Suez, un isthme que la nature n'avait pas planifié dans ses créations mais qu'il fallait réaliser, pour l'intérêt de la communication, des échanges et du commerce.

En cherchant dans les manuels d'Histoire, en interrogeant les archives, on ne trouve pas de traces de l'Émir Abdelkader dans ce grand projet du siècle, sauf une modeste allusion, quelque part, à une improbable présence à l'occasion de son inauguration. Et pourtant, la réalité contredit tous ceux qui ont essayé de l'ignorer ou, à tout le moins, de minimiser son rôle dans la réalisation de ce chef-d'œuvre du XIX<sup>e</sup> siècle. Écoutons Bruno Etienne qui a beaucoup écrit sur l'Émir..., il disait :

« *Il faut rappeler enfin que la virtuosité religieuse intra et extra-mondaine d'Abdelkader allait se manifester une fois encore avec l'affaire de Suez. Peu nombreux sont ceux qui savent que, sans*

*son appui à Ferdinand de Lesseps, le canal n'aurait jamais été percé. C'est Abdelkader, alors en retraite à Médine et à La Mecque en 1863-1864, qui convainc les autorités religieuses de la région du bénéfice que les peuples arabes tireraient de cet isthme terrestre reliant l'Orient et l'Occident. Certes, Abdelkader, qui est dans sa phase ultime d'illuminations - « Dieu m'a ravi à moi-même », écrit-il - pense aussi à la rencontre de deux spiritualités, mais il comprend l'apport technologique comme un signe de Dieu. »*

Et le 17 novembre 1869, le khédivé Ismaïl Pacha inaugure le canal en présence de toutes les têtes couronnées d'Europe : l'Émir est aux côtés de l'Impératrice Eugénie et la France a mis à sa disposition un croiseur.

### ***L'Émir Abdelkader et la Franc-maçonnerie***

L'Émir Abdelkader était très pointilleux en Islam, mais la science avait dans sa bouche « *une signification singulièrement actuelle* ». Religieux mais non fanatique, car il disait toujours : « *Il est bon d'être moderne !* ». Une liberté d'esprit inimaginable. C'était cela l'Islam chez l'Émir, le commandeur des croyants qui ne restait pas enfermé dans sa tour d'ivoire et qui, contrairement à d'autres philosophes, proclamait la supériorité des modernes sur les anciens.

N'était-ce pas cette recherche et cet effort intellectuel qui ont fait que des philosophes d'ailleurs soient déroutés par le comportement de l'Émir Abdelkader et n'aient pu le comprendre, quand il a défendu les chrétiens de Damas et du Liban, qu'à travers le prisme déformant de la réalité et... de la vérité ? En effet son intervention a été différemment interprétée par certains :

*« Les francs-maçons ont vu dans le sauvetage des chrétiens par Abdelkader une œuvre maçonnique « drapeau de la tolérance face à l'étendard du Prophète », alors que pour lui c'est une action essentiellement musulmane ».*

Cependant Bruno Etienne maintient à coups d'arguments, sans pour autant vouloir polémiquer, que : « *Abdelkader avait évolué vers un cosmopolitisme musulman qui lui faisait négliger sa patrie provinciale (l'Algérie) au profit d'un Dâr al-Islâm, régénéré par l'apport occidental. Cette thèse est défendable lorsque l'on étudie la pensée de l'Émir, ses écrits de maturité et sa vie à Damas près de la tombe de son maître Ibn 'Arabî* ».

Donc, comme le soutenait Bruno Etienne : « *replaçons-nous dans le contexte de l'époque et nous admettrons qu'Abdelkader a pu partager l'idéal maçonnique d'alors sans renier sa foi musulmane* ».

L'Émir était pleinement et totalement musulman. Et c'est au nom de l'Islam, qu'il pratiquait, qu'il a associé sa démarche maçonnique. D'ailleurs quatre de ses sept fils, disent les historiens, furent initiés francs-maçons. Mais il y a aussi une autre raison que peu d'analystes présentent. Et là, on pourrait croire – ces informations nous les tenons de sa propre descendance – que l'Émir, en tant qu'homme ouvert sur le dialogue, a eu effectivement des contacts avec la Franc-maçonnerie pour la simple raison qu'il comptait sur un « *Mouvement ou une Association très forte, ayant des ramifications et des entrées de faveur auprès des souverains et présidents du monde* » pour être un plus dans la participation au règlement du conflit de son pays, l'Algérie. Mais il a vite déchanté...

Il s'est rendu compte, quelques temps après, que la Franc-maçonnerie souhaitait utiliser son prestige pour développer ses influences en Orient. Ainsi, il cesse tout contact et signifie sa rupture définitive au Grand Orient de France en 1865.

### ***L'Émir humaniste et précurseur des droits de l'homme***

L'Émir, selon Bruno Etienne, une sérieuse référence historique, était « *un pont entre Orient et Occident, dont la guidance est plus pertinente que jamais* », c'était « *un précurseur du dialogue interreligieux et du refus du clash des civilisations* ». Il a tenu à rappeler également qu'au plus fort des guerres de conquête, il établit un statut des prisonniers, cent ans avant la Convention des droits de l'Homme de Genève.

En effet, l'Émir qui défendait son pays contre l'occupant et qui avait toute la latitude d'instaurer la loi martiale avec ses représailles, menaçait de la sanction la plus sévère celui qui violerait les règles de défense des prisonniers. L'attention qu'il portait aux prisonniers de guerre est illustrée par cette missive envoyée à Monseigneur Dupuch, à Alger :

« *Envoyez un prêtre dans mon camp. Il ne manquera de rien. Je veillerai à ce qu'il soit honoré et respecté comme il convient à celui qui est revêtu de la noble dignité d'homme de Dieu et de représentant de son Évêque. Il priera chaque jour avec les prisonniers, il les reconfortera, il correspondra avec leurs familles. Il pourra ainsi leur procurer le moyen de recevoir de l'argent, des vêtements, des livres, en un mot tout ce dont ils peuvent avoir le désir ou le besoin, pour adoucir les rigueurs de leur captivité.* »

Ainsi vivait l'Émir à Damas. Une vie remplie de bonnes œuvres, car il incarnait le généreux, le bienveillant, le tolérant, dont la probité intellectuelle et l'humilité religieuse lui faisaient rappeler constamment ce message qu'il aimait répéter :

« *Notre religion incite au labeur, au dialogue, à l'entraide et au pardon* ».

Et ce sont ces idées nobles qui ont fait de lui, en plus de l'homme qui savait manier le glaive, l'érudit qui excellait dans l'exercice de la plume et le respect de la science. C'était là sa force. Une force qui lui faisait dire :

*« Je sentais tellement l'importance qu'il y avait pour nous à conserver la science, qu'il m'est arrivé plusieurs fois de faire grâce à des tolbas qui avaient mérité la mort. Il faut si longtemps pour devenir savant que je n'osais anéantir dans un seul jour le fruit de tant de travail. »*

Ah si d'autres « *Émirs autoproclamés* », des Émirs d'un nouveau style en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle et ce début du XXI<sup>e</sup>, ont su lire ces pensées d'un authentique homme de foi, nous aurions fait l'économie de plusieurs savants tels les Docteurs Djillali Liabès, M'hamed Boukhobza et Redouane Rédha Sari, les Professeurs Mahfoud Boucebcı et Djillali Belkhenchir, pour ne citer que ceux-là, qui ont été « condamnés » et sauvagement exécutés pour « *on ne sait quelle faute* » et par « *on ne sait quelle justice* »...

### ***L'Émir retourne à son pays***

Quatre-vingt-trois ans après sa mort, l'Émir reviendra en Algérie, pour être réinhumé en son pays natal. Nous étions en 1966 et l'État algérien a décidé de reprendre son enfant, pour dormir aux côtés des chouhada de cette révolution anticoloniale qui a duré longtemps, mais qui s'est terminée avec honneur et gloire.

Devions-nous ramener les restes de ce combattant qui a lutté âprement contre les Français, qui a été le « *premier créateur de la nation algérienne et le symbole de la résistance algérienne contre le colonialisme et l'oppression française* », mais qui a longtemps vécu en Syrie, pendant son exil ? Une question posée par plusieurs politiques et de nombreux citoyens, en Algérie et en Syrie. Ne fallait-il pas le laisser dormir là-bas, tranquillement, à côté de son maître Mohieddine Ibn 'Arabi ?

Pourquoi posons-nous cette question, dans cette communication ? Tout simplement, parce que nous pensons que l'Émir, qui est Algérien avant tout, existe aussi dans la culture et l'Histoire de Bilâd ec-Shâm qui l'a accueilli, aimé, soutenu, et qui l'a enterré dans sa capitale, plusieurs fois millénaire et où sont enterrés plusieurs Prophètes et compagnons du Prophète Mohamed (QSSSL).

L'Émir Mohamed El Fateh El Hassani El Djazaïri, arrière-petit-fils de l'Émir Abdelkader affirme avoir entendu, de la bouche de son père, l'Émir Mohamed Saïd, que l'Émir Abdelkader disait, pendant son séjour à Damas :

*« Je retournerai dans mon pays brandissant le glaive ou porté... dans un cercueil. »*

N'était-ce pas une volonté du défunt et n'est-ce pas une preuve, peu ou très convaincante, c'est selon, en guise de réponse à cette interrogation qui ne cesse d'être posée par bon nombre de gens ? Nous nous arrêtons là, peut-être que plus tard nous aurons plus de preuves, pourquoi ne pas retrouver un document écrit et dûment signé par l'Émir ? Il y a bien des documents authentiques, et d'une grande portée historique pour le pays, que j'ai eu le plaisir de ramener au pays en 2003.